

# Lo vîlhio dèvesâ

Autor(en): [s.n.]

Objektyp: **Group**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **69 (1930)**

Heft 39

PDF erstellt am: **27.09.2024**

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

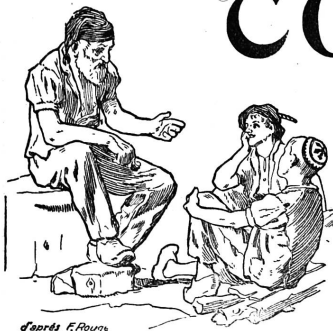
## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

# CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

PARAISSANT LE SAMEDI



d'après F. Roug

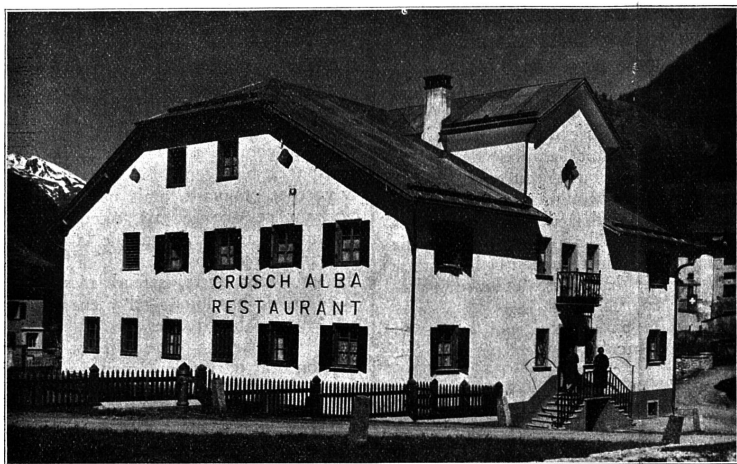
Rédaction et Administration :  
Imprimerie **PACHE-VARIDEL & BRON**, Lausanne  
Pré-du-Marché, 7

Pour les annonces s'adresser exclusivement à  
l'Agence de publicité **Gust. AMACKER**  
Palud, 3 — LAUSANNE

Abonnement { Suisse, un an Fr. 6., six mois, Fr. 3.50  
Étranger, port en sus.  
Compte de chèques postaux II. 1160

Annonces { 30 centimes la ligne ou son espace.  
Réclames, 50 centimes.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.



## DANS LES GRISONS.

Une auberge en Engadine.

**E**ST une auberge au grand toit, avec un pignon donnant sur la rue. La façade est toute blanche et les fenêtres, qui la trouent de place en place, ont l'aspect de grandes meurtrières. Une double rampe d'escaliers conduit au perron et la porte d'entrée donne dans un vestibule éclairé par deux petites fenêtres au grillage ornementé. A droite, il y a la salle à boire; à gauche, une petite salle à manger où les voyageurs peuvent se restaurer avant de poursuivre leur route.

C'est une auberge qui ne ressemble en rien aux grands « palaces » des stations climatiques. Elle ne dresse pas vers le ciel des clochetons d'un vert-bouteille et des façades couleur orange ou vermillon. Elle n'a pas de terrasse aux allées ratisées et les pensionnaires ne se réunissent pas autour de petites tables, sous des parasols multicolores, pour siroter des liqueurs aux noms barbares.

L'hôte est debout sur le seuil. C'est un grand gaillard au teint bronzé, aux cheveux noirs et aux yeux bleus. Le véritable type du pays. Il tient à la fois du marchand ambulancier de la Valteline et du chasseur de chamois de l'Albula. Derrière lui, un chien-loup aux oreilles pointues gronde, grogne et flaire les voyageurs. Aux jonctions de son maître, il se couche lourdement sur le tapis, tout près de la porte et bâille en montrant ses crocs.

Tout est plaisant dans cette auberge. Les murs, blanchis à la chaux, ont une boiserie fraîche qui fleurit bon la résine. Un escalier de bois, revêtu d'un tapis, conduit à l'étage où se trouvent les chambres à coucher. Quand on écarte le rideau de la fenêtre, on voit tout à coup un paysage resserré entre deux parois rocheuses au milieu duquel il y a un village.

Le village de Sûs — Such en romanche — s'étend le long de l'Inn qui roule des flots verdâtres entre ses berges rocailleuses. Et le bruit de cette eau domine tous les autres bruits. Il monte, grandit, remplit l'espace. Au delà d'un pont de

fer, des tours carrées apparaissent, puis une vieille maison ressemblant à une forteresse et, tout là-haut, sur la colline, on distingue un long pan de murailles : ce sont des ruines féodales.

Cependant, les montagnes ont beau s'élever à des hauteurs vertigineuses, elles ne ferment jamais complètement la vallée. En effet, à l'est, l'horizon s'élargit; un pan de ciel bleu s'étend comme un dais gigantesque et quelques villages apparaissent accrochés à la pente: Lavin, Guarda, Ardez ? Peut-être ?

Puis le regard revient à la rue où, de temps à autre, passe un paysan, un scieur, un marchand de bois ou un promeneur. Au crépuscule, le chevrier ramène son troupeau. Ce grand garçon aux yeux bruns est amusant à regarder avec sa veste brune et son chapeau tyrolien. N'allez pas vous représenter un enfant mal lavé, mal peigné et vêtu de haillons ! Non, dans cette contrée, comme dans tous les Grisons du reste, on pratique l'hygiène à tous les degrés de l'échelle sociale. Tout est propre ici : les auberges, les rues, les villages et leurs habitants. Quant aux chèvres — toutes de la race du Toggenbourg à l'exception de deux ou trois blanches du Gessenay — elles marchent docilement sur la grande route. Troupeau silencieux que n'égale pas un grelot, pas une sonnaïlle.

Le soir, on entre dans la salle à boire et l'on s'assied sur des tabourets rustiques. Autour des petites tables, la sommelière va et vient, apportant les verres de bière ou les litres de vin de la Valteline. C'est une grande fille aux cheveux bruns roulés sous la nuque. Elle a des yeux noirs, un nez droit et une jolie bouche. De temps à autre, elle fredonne un air du pays ou bien elle éclate de rire quand les joueurs de cartes — quatre soldats en congé — se chamaillent autour de la table ronde. Absorbés par le jeu, ils jettent les cartes sur le tapis en lançant un mot ou un bout de phrase qui éclate comme une fanfare. Cette langue romanche a des sonorités qu'on ne retrouve dans aucun dialecte.

En face de moi, un vieillard à barbe blanche boit son verre en silence. Nous nous observons

du coin de l'œil. Nos regards ne sont pas dépourvus de sympathie, mais nous sentons tous deux l'inutilité d'une conversation. J'ignore le romanche ; il ne sait pas le français. Si j'avais un peu d'audace, je lui demanderais ce que signifie cette phrase que je lis contre la muraille :

*Pasch ed' armonia Regn' in chasa mia.*

Mon ami Marc-Henri, s'il était là, ne s'embarasserait pas pour si peu. Sûrement, il me donnerait la traduction suivante: « Pasche et son harmonium trônent sûr la chaise ! » Puis il aurait soin d'ajouter: « Comment se fait-il qu'il y ait des Pasche par ici, moi qui les croyais tous du Jorat ! »

Mon regard s'arrête sur un tableau accroché à la paroi, droit au-dessus du vieillard assis en face de moi. C'est le portrait d'un robuste soldat recouvert de sa cuirasse. Il ressemble étrangement à mon voisin: même barbe ronde, mêmes traits taillés à coups de hache, même regard profond. Je me lève, je m'approche et je lis ce nom que tout écolier suisse peut trouver dans son livre d'histoire: « Bénédicte Fontana », puis « Calven 1499 ». Suit une courte notice biographique.

Bien mieux que Planta ou Jénatsch, Fontana est le véritable héros des ligues grisonnes. Sa mort glorieuse, sur le champ de bataille de la Calven, est un enseignement pour les habitants de ces vallées qui savent pratiquer le culte du souvenir.

C'est une auberge en Engadine. Elle est située au bord de la route, entre la rivière et la forêt, à la descente du col de la Flüela, à l'endroit où la rivière décrit une courbe pour s'en aller tout là-bas vers le Piz Pisoc et la frontière autrichienne. Dans sa cour, il n'y a plus ni chevaux, ni bagages, ni voitures et pas de postillon qui saute en bas de son siège, les jambes engourdis et le fouet autour du col. Les automobiles passent tout droit, car l'enseigne de cette auberge est trop modeste. Seuls s'arrêtent ici les touristes qui, sac au dos, parcourent les montagnes environnantes, les motocyclistes venant de la Flüela et les promeneurs qui s'attardent dans la vallée.

C'est une auberge qui porte un nom connu dans toute la Suisse. Elle s'appelle de son nom romanche « Crusch alba », ce que nos Confédérés de la Suisse allemande traduisent par « Weisses Kreuz » et que nous appelons tout simplement: « Croix blanche ».

*Jean des Sapins.*



LO MOUTSE DE VELA-LÈ-FAVIOULE.

**M**ON vilhio oncllio Manüet m'en a contà iena que s'étai passâ ein nonante-houit. Vu vo la dere:

L'étai lo ceintenaire dâo payi dé Vaud. Lâi avâi puchein abbayî pertot. Lè musicàre l'ètant eingadzî dein tote lè coumoune po menâ la fita. Ein vegnâi de Dzenèva, de Fribo, mîma-meint dâi z'Italie et dâi z'Allemagne.

Pè Velâ-lè-Favioûle, n'avant pas lo moïan d'eingadzî 'na musica, lo syndique l'a de :

— No faut tot bounameint menâ la fîta avoué on tambou et eimprontâ 'na pî de moutse pé Berne. Lo grâo Loïon vâo prâo s'einfatâ deïn la pî et fère lo moutse.

Tsacôn l'a z'êtâ bin d'accô. Quauqué dzo dèvant la fîta, l'a falliû fère 'na répêchichon âo collidzo. Lo grâo Loïon l'a de :

— Mé faut mé vèti on coup po vère se tot ceïn vâo martsî.

L'a dan einpougnî la pî dè moutse et s'êtâ infata dedein. L'êtâ 'na tota balla pî, avoué 'na grâocha tîta, dâi pucheinte deints, dâi pattes avoué dâi grappie de matou. Et lo Loïon ron-nâve quemet 'na vretâllia bîta. On arâi djurâ que vegnâi tot dret de la foussa, pâ Berne.

Mâ l'a de :

— Voudrî allâ fère onna verâie pè lo velâdzo po vère se pû martsî à quatre pî, sein m'ein-cobllâ.

Adan, l'est saillâ dâo païlo, et via! Fasâi onna né asse naïre qu'on bou dé sapalets.

Loïon l'est arrevâ devant la carraie âo père Dzinblliet. On vayâi bî deïn la cousena. Lo père Dzinblliet liêsâi lo *Conteu*. La mère rapetassive dâi tsausse, lé boubo tricottavât dâi metanne, lo valet fasâi on panâ.

Mon Loïon piattâve pé derrai la porta, ron-nâve et grattâve avoué sè grappie.

La mère Dzinblliet l'a de âo valet :

— Va vâi guegnî co fâ clli tredon dèffrou.

— Le bin trâo poâre, fâ lo valet. L'est petître on tsin einradzî !

— Quaise-té, épouairâo, fâ lo père. Mé vu bin allâ guegnî, mé.

Lo père l'a âovè la porta et ran ! vaitce onna pucheinte bîte tote ein pâi rosset, que châtâtve deïn lo païlo ein ronneint.

Quienna poâre, mè pourro z'amis ! Lo père Dzinblliet l'êtâi quasû po sobra, la mère l'êtâi su lo potadzî et bouêlâve tant qué pouâve, lo boubo l'êtâi dèso la trâbllia et fasâi adî dâi sicllâie, lo valet sè catsive deïn l'allâie.

Lo moutse ron-nâve, piattâve deïn la mîtra âi caïons, deïn lè mermite, lè cassotton, lè folhie à quegnû, lè z'écouelles, lè bolhies dâo laci.

Aprî tot ceïn, s'êtâi savâ.

La mère Dzinblliet êtâi pe morta que vive.

Lo dzor d'aprî la' tot parâi aprâi pè lo velâdzo que l'îre que cllia bîte et que l'êtâi on hommo. Mâ l'a repondu dinse :

— Vo faut pas mè fère crâire que n'è pas on or veretabllio. On hommo pâo pas ron-nâ dinse. L'è que faillâi l'ôdre !

Et stasse l'è veretabllia, du que l'è l'oncllio Manuïet que mè l'a dete.

*Suzette à Djan-Samüet.*

#### LOU MERLO ET LA MERLASSE.

**D**EIN lou velâdzo de Trévougnât, à la tzerraire de Tzertze-rogne.

Lâi habitâve on hommo qu'êtâi tapaseillon, et sa fenna êtâi lètse potse.

Quemin n'avant mein d'infant, lâo failliaï tot parâi bin otîè po lè divertî on bocon po lâo bouanan.

L'avant pu déguenautsi on osî nâi, mâ n'avant jamé su son veretablio nom. L'hommo voliâve que sâi on mrelto, et sa fenna desâi qu'êtâi onna merlasse.

Clli menâdzo martsivè adràî bin tantîè âo bouanan, quemin l'îre la môûda qu'on allâvé bâire on verro la né dâo Sylvestro ein atteindeint lè tsatagne.

N'arant pas voliu ceïn manca quand bin l'êtânt adî galêsameint einmourzî po reintra.

Lo premi affère l'îre de vouâtî se l'osî droumessai, et pu sè desant l'on à l'autro :

— Fudràî bin ne pas fère quemin l'an passa, sè tsecagnî po clli bâogrou dè merlo ! — de merlasse, desâi la fenna.

— Oh ! pardieu ! mè scimbliâve bin que te ne vâo pas ein demôdre avoué ta poutâ tîta.

Et po sè divertî dè bouanan, la tsecagne récoumeincive, tandu que l'osî droumessâi.

Sè tapâvât po fini. Du ceïn allâvât droumî et s'accordâvât bin tant qu'à l'autro Sylvestro, iô tot êtâi à recoumeinci. *E. P. (Morges).*

**L'admirateur étourdi.** — Un jour un étranger, apprenant que la réunion publique de l'Académie française devait être présidée par Augier, le célèbre critique, se précipite chez un libraire et lui demande les chefs-d'œuvres d'Augier. Le libraire lui remet les comédies de Molière annotées par le grand critique. L'Anglais dévore les volumes et n'y tenant plus se précipite chez Augier.

— Ah ! Monsieur, s'écrie-t-il, quels ouvrages ! Quel admirable génie, je suis flatté de vous serrer la main.

— Vous me comblez, balbutie Augier, confus.

— Mais, reprend l'étranger, faites donc disparaître ces stupides annotations de vos pièces ; c'est un homme qui n'y comprend rien qui a osé écrire cela.

#### RÉFLEXIONS

**B**N septembre, Pénéveyre court volontiers la campagne. Son âme de flâneur impénitent se complait à ces promenades à travers champs, à l'heure du prompt crépuscule de septembre. Il subit l'emprise de l'odeur âpre et secrète des jours qui s'écourtent, le charme aigu des brusques tourbillons qui passent sur la route nue, entraînant déjà des vols de feuilles mortes. Il aime, sans se l'avouer, la mélancolie émouvante des cloches du troupeau et la tristesse des pluies d'automne, hargneuses et lourdes, chûtant dans l'herbe épaisse.

Pénéveyre est un paresseux à qui le travail inspire une horreur sacrée. Ce n'est pas un mauvais bougre. « On est comme on est », dit-il. Et certes, s'il est l'un des derniers représentants de cette espèce d'hommes fainéants et crasseux qui tenaient leurs assises sur la place de la Riponne et que les Lausannois de 1920 appelaient des « pé-pés », il l'est avec dignité. S'il laisse à sa femme le soin de subvenir par son travail aux soins du ménage, il le fait avec ce fatalisme des gens de chez nous qui estiment que l'on n'échappe pas à son destin ; s'estimant du reste largement puni par les injures et les criaileries dont sa femme l'abreuve à chaque fois qu'il revient.

C'est pourquoi il aime ces promenades à travers la campagne qui lui donnent l'illusion d'une vraie liberté. Ce citadin est demeuré campagnard ; et les choses de la terre lui parlent un langage connu. Il a, en passant devant les arbres dont quelques rares fruits véreux disent la pauvreté, de lentes réflexions suivies de longs hochements de tête :

— Nom de sort, c'est pas lourd !...

Puis, passant devant un cimetière de village, et saisi brusquement par le charme agreste de ce lieu saint aux murs ruinés, il pousse la grille rouillée et avance entre les tombes sa figure de vieux gamin mal rasé, déchiffurant avec peine les inscriptions des vieilles pierres moussues : « Il fut bon époux et bon père », « Le travail fut sa vie », « Il fut bon et pieux ».

— Charrette, dit Pénéveyre goguenard, où est-ce qu'ils enterront les méchants dans ce pays-là ? *Francis Gaudard.*

**Un petit prodige.** — Notre benjamin est né musicien, vous dis-je, madame. Il chante et joue avec ses doigts de pied.

— Avec les doigts de pied, mais c'est merveilleux, madame ! Quel âge a-t-il donc, cet amour ?

— Huit mois.

#### J'AI VOULU REVOIR...

(Chapitre XXVII de mes Mémoires d'Outre-Tombe).

**L**X y a des moments, dans la vie de l'homme, où l'on voudrait tourner la page vite, vite... pour savoir ce qui adviendra de nous, dans le futur.

Il y a, aussi, cette fantaisie qui vous prend de revenir en arrière, de reprendre le feuillet déchiffré, et de relire, de revivre, plus intensément, la minute exquise qui est loin... parce que, maintenant, on sait ce qui est arrivé après !

Aussi, hier, j'étais d'humeur à relire ! J'ai voulu revoir les instants heureux de mon court

passé. Au fond, le passé n'est jamais très long, parce qu'on oublie beaucoup !

J'ai voulu revoir un joyeux soir d'été, il y a longtemps, où, pour la première fois, j'ai coiffé la casquette de collégien, après un examen qui m'avait paru triomphal. Maintenant, je sais que les épreuves scolaires ne sont rien auprès de celles que le destin nous propose !

J'ai voulu revoir... toutes les dates qui ont marqué dans ma vie ! Si je tais ces souvenirs, en face du temps présent, c'est parce que, à mon avis, mes confidentes n'y comprendraient rien, s'ils les connaissaient !

J'ai voulu revoir des figures amies : elles avaient changé !

J'ai voulu revoir des gens que je croyais incapables de m'émouvoir : ma petite volonté m'a lâché, sans façon, et ces gens-là m'ont ému, plus que je ne peux le dire !

J'ai voulu revoir mon image, d'il y a dix ans, sur une photo, un de ces petits groupes que l'on improvise, au cours d'une excursion... Mes amis, qui ai-je revu ?...

Comme on change !...

Tout compte fait, relire la page précédente me paraît bien terne. Le souvenir vit, je le sais, vivace et poignant, mais ne vaut-il pas mieux, sachant ce que je sais, mieux organiser mon avenir ? L'amitié, comme je la comprenais il y a... pas longtemps ?... Eh bien ! maintenant, je la vois tout autre, attendrie, sereine, sans ses à-coups de passion, — il y en a dans l'amitié ! — sans ses brusqueries...

Et l'amour ? — puisqu'il est entendu qu'ici-bas on doit parler de l'amour ! — Là, mes amis, permettez-moi de me taire : l'amour est à l'homme, ce que la fleur est à l'arbre !... Peut-on parler d'une floraison que l'on ne peut prévoir ?

Et, avec votre permission, j'en parlerai avec ma mie, bientôt, et je crois que notre entretien me l'apprendra... *St-Urbain.*

**Sérénité d'égoïste.** — On réveilla, une nuit, un égoïste pour lui annoncer la mort de son frère. Il se retourna dans son lit, puis dit simplement :

— Ce pauvre frère ! Quel chagrin, demain, quand je me réveillerai !

Et il se rendormit tranquillement.

#### MUSIQUE ET CALVITIE.

**U**N statisticien anglais vient de se livrer à un travail à coup sûr original, en étudiant l'influence de la musique sur le cuir chevelu.

L'auteur établit d'abord que la proportion des individus chauves est de 11 % pour les professions libérales en général, exception faite des médecins qui paraissent détenir le record de la calvitie avec le chiffre de 30 %.

Les compositeurs de musique n'échappent pas à la règle, et la calvitie est aussi fréquente chez eux que dans les autres professions. Mais, c'est chez les instrumentistes que l'influence de la musique se fait sentir, et cela dans deux sens opposés.

Ainsi, tandis que les instruments à cordes préviennent ou arrêtent la chute des cheveux, les instruments de cuivre exercent la plus fatale action sur le cuir chevelu.

Le piano et le violon, le piano surtout, ont une influence conservatrice indiscutable. Il suffit de jeter un regard sur une collection de photographies de pianistes à la chevelure samsonienne pour ne pas oser émettre un doute sur les déductions du statisticien anglais.

Le violoncelle, la harpe, la contre-basse, participent encore des effets philocomes du piano. Mais déjà le hautbois, la clarinette et la flûte n'exercent plus qu'une influence très atténuée ; ils ne garantissent plus guère au-delà de la cinquantaine.

Par contre, les cuivres sont déplorablement pour les gens qui tiennent à leurs cheveux ; le cornet à piston et le cor de chasse agissent avec une sûreté et une rapidité surprenantes ; le trombone est l'instrument néfaste par excellence, il déplume un crâne en cinq ans.